

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 24

Artikel: On remido po fère retrovâ lé tsevau égara
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Je suis impatient, je l'avoue, de rentrer au poulailler. Où peut-on être mieux que chez soi, au milieu des siens ? Mais, il n'est point mauvais, cependant, de rompre quelquefois avec la tranquillité de la vie de maison, pour tenter les imprévus d'un voyage. D'ailleurs, celui que je viens de faire n'était ni bien long, ni bien terrible.

De Lausanne même, je n'ai rien vu, donc, je n'en puis rien dire.

La Grenette, où nous sommes installés, est située sur la place du marché. Ses jours, m'a-t-on dit, sont comptés, car elle a le tort de se trouver droit devant le corps principal du nouveau palais universitaire, qu'elle masque presque complètement. Certes, les Lausannois devront un souvenir reconnaissant à la mémoire de leur Grenette. Il n'est aucun de leurs édifices publics qui leur ait rendu autant de services ; depuis longtemps, elle est tout qu'une halle aux grains. On y fait de la gymnastique, on y tient des assemblées électORALES et des meetings révolutionnaires ; on y donne des conférences ; elle sert de local de vote et les expositions de toutes sortes, n'ayant pas mieux, y trouvent un asile presque convenable.

Tandis que je commence cette lettre, messieurs les membres du jury sont en train de classer et de cataloguer nos mérites, dont tout le profit sera pour nos seigneurs et maîtres. Ah ! ce sont des personnes bien sérieuses que ces membres des jurys ; ce sont des gens qui s'y connaissent. Leur verdict, assure-t-on, devrait être parole d'évangile. Pourtant, il n'est décisions plus discutées, plus contestées que celles d'un jury et l'on voit rarement jurés et jugés marcher de concert. Il est tant de façons de considérer les choses. Jurys et exposants ne seront d'accord, je le crois, que lorsqu'il n'y aura plus que des premiers prix.

Le grand public est presque seul maintenant à croire encore aux jurys. N'ayant pas d'opinion à lui et sachant qu'il en faut avoir une pour être considéré, il est tout heureux d'en trouver de toutes faites, qu'il accepte les yeux fermés. Ce bon public ! une étiquette « 1^{er} prix », fixée à un objet exposé, le convainc pleinement de la supériorité de cet objet, quand bien même le 3^{me} ou 4^{me} prix d'à côté lui paraîtrait, et souvent à bon droit, préférable. Ignorant l'a, b, c des soi-disant mérites et des particularités qui déterminent les décisions des jurys et le choix des connasseurs, il s'en rapporte en toute confiance, et si, brusquement, il plait à quelques spécialistes de bouleverser toutes les conditions de supériorité admises jusqu'alors, le bon public dit « amen » et demain brûlera ce qu'il adore aujourd'hui.

Mais, voilà bien du philosophisme ! vas-tu t'écrier, chère amie.

Hélas, le moyen de ne pas philosopher lorsqu'on est cloitré dans une cage d'un mètre carré et que l'on voit, la journée durant, défilé devant soi l'humanité, que l'on se sent dévisagé sans aucun scrupule par nombre de ces curieux, qui, sous prétexte que nous sommes des bêtes, se permettent toutes sortes de remarques plus ou moins bienveillantes et, je dois le dire, plus ou moins convenables. Si, au moins, l'esprit assaillait leurs propos, — l'esprit fait passer bien des choses ; mais, non, on vous lance certains propos en plein bec, sans aucune réserve, croyant sans doute que cette effronterie tient lieu d'esprit. Et comme l'humanité n'est plus gâtée, en pareilles choses, la galerie rit quand même ; rit pour rire ; rit parce que ça fait toujours du bien de rire ; mais, au fond, la conviction manque.

Maintenant, ma chère, j'ai pu me persuader que dans les expositions, en général, la moitié des visiteurs n'est venue là que pour regarder l'autre moitié. Combien de personnes, de

dames surtout, ont défilé devant nos cages et nous ont regardés, sans nous voir, absorbées qu'elles étaient dans des conversations bien étrangères au milieu qui semblait les avoir provoquées.

— Eh bien, moi, madame, je me suis acheté une robe beige, l'autre jour, une excellente occasion.

— Moi, j'ai dû me faire aussi une toilette nouvelle à l'occasion du *festival*.

— Oh ! ma chère, regardez donc le beau coq !

— Oui, il est bien beau. Mais, dites-moi, avez-vous déjà pris vos billets pour le festival ?

— Mon mari les a arrêtés hier. Vous savez, c'est une vraie bousculade ; on ne peut approcher des guichets.

Et patata, et patata.

Ce festival, dont parlaient ces dames, est une grande fête, qui aura lieu dans un mois, et pour laquelle, déjà, tous les Lausannois sont en fièvre. Mais ce ne sera pas pour nous autres ; les chiens même n'y pourront assister. Pauvres chiens ! les meilleurs d'entre les amis de l'homme, ils sont maintenant accueillis partout comme dans un jeu de quilles et, pour un rien, sont condamnés à la muselière. Pourvu que nos maîtres, dans leur ardeur à courir à leurs fêtes, n'oublient point de nous laisser de quoi vivre durant leur absence. Ah ! c'est qu'ils ne pensent plus à rien, ces hommes, quand les tient le démon du plaisir.

Maintenant, ma bien aimée, le jour baisse et la Grenette n'est pas éclairée ; je n'y vois plus. Il faut nous quitter. Un seul mot encore pour te rassurer sur mon sort. Visiteurs, exposants et exposés n'ont, je crois, qu'à se féliciter du comité de l'exposition, qui a fait de son mieux pour contenter tout le monde. Il ne me manque rien qu'un peu d'espace, un peu de soleil et puis toi, ma bien aimée. Mais la séparation ne sera pas longue, mardi ou mercredi, au plus tard, je serai rentré au logis.

En attendant, je reste ton

(Signature) ...

Pour copie conforme :

J. M.

C'est du nouveau !

VILLE CHANSON

De l'heureux pays des chimères
Je débarque tout éveillé :
Le beau pays, mes chers frères !
J'en suis encore émerveillé !
L'on n'y peut, je le certifie,
Faire un pas sur terre ou sur l'eau,
Qu'à chaque instant l'on ne s'écrie :
C'est du nouveau ! c'est du nouveau.

J'ai vu de gentilles fillettes,
Encor novices à seize ans,
Des amoureux fuir les sornettes,
Pour courir après leurs mamans.
J'ai vu beaucoup, beaucoup de belles,
Dans la cité, dans le hameau,
A leurs maris toujours fidèles...
C'est du nouveau ! c'est du nouveau.

Sur son incorruptible siège,
Thémis, l'appui des malheureux,
Quand un solliciteur l'assiége,
Ferme la main, ferme les yeux.
L'or, la grandeur et la puissance
Sont sans influence au barreau :
L'on n'y vend point sa conscience,
C'est du nouveau ! c'est du nouveau.

Là, toujours on veut que Thalie,
De sel assaisonner son vers,
Avec l'arme de la saillie,
Frappe le vis et les travers.
Malheur à la muse écolière
Qui prête au drame son pinceau,
L'on n'aime à voir que du Molière,
C'est du nouveau ! c'est du nouveau.

* Muse de la Comédie.

Quand un grand pour vous sollicite,
Courreurs d'emplois, mauvais moyens,
Là, sans talent et sans mérite
Quoique l'on fasse on n'obtient rien.
En vain la ruse, en vain la brique,
Pour vous servir fondent en eau,
L'on arrive à tout sans intrigue,
C'est du nouveau ! c'est du nouveau.

J'ai vu là de grands politiques,
Qui ne déraisonnent jamais.
J'ai vu des pamphlets monarchiques,
Toujours prêchant l'ordre et la paix.
Des parvenus sans insolence,
Des commis polis au bureau,
Des prêtres sans intolérance,
C'est du nouveau ! c'est du nouveau.

LÉGER.

Médecins et malades en Chine.

Les médecins de la Suisse romande sont réunis depuis hier à Lausanne pour leur congrès annuel. En attendant que l'un d'eux envoie ses mémoires au *Conteur*, voici, d'après un journal italien, l'*Italia termata*, la journée d'un médecin chinois.

La journée d'un médecin chinois commence à l'aurore, moment auquel il reçoit ceux qui viennent le consulter. Vers dix heures du matin, il va en litte visiter les malades dont les noms sont inscrits sur ses tablettes.

Le malade suspend à sa porte une grande feuille de papier où se trouve inscrit son propre nom. Cet usage est motivé par le fait que toutes les habitations sont semblables et ne portent pas de numéros. Le médecin est reçu avec force réverences. On lui offre du thé, une pipe, et on l'invite à tâter le pouls du patient. Si c'est un homme, il s'asseoit à côté du malade. Si c'est une femme, on interpose entre le médecin et la malade un paravent que l'on enlève seulement quand il faut examiner la langue.

La main gauche étendue sur un livre, le médecin applique les trois premiers doigts de la main droite sur le pouls, le palpe avec chaque doigt, les réunit tous les trois, appuie fortement pour compter, sans montre, le nombre des pulsations. Cela fait, le patient étend l'autre main, et l'opération recommence. Le médecin pose des questions au malade, puis demande une plume et du papier pour écrire l'ordonnance dans laquelle figurent des ingrédients tirés pour la plupart du règne végétal. La prescription est ensuite envoyée au pharmacien. Si le malade est un mandarin ou une personne de haut rang, le médecin met par écrit la nature de la maladie, le pronostic et le traitement, et reçoit pour son traitement deux taels (10 francs environ). Mais le plus souvent la famille se contente d'une communication verbale.

L'honoraire des visites, qu'on appelle « remerciements dorés », varie de fr. 0,50 à fr. 2,50, suivant la position pécuniaire du malade et est remis au médecin enveloppé dans une feuille de papier rouge.

Le médecin ne visite pas le malade une seconde fois, sauf dans les cas les plus graves et s'il en est prié. Si la guérison ne se manifeste pas rapidement, on appelle un second médecin, puis un troisième, un quatrième, un cinquième, jusqu'à ce que les parents, las de voir les médecins et ne sachant plus à quel saint se vouer, se tournent vers quelque divinité douée de vertus curatives. Mais c'est bien inutile : généralement la visite du premier médecin suffit (n'oublions pas que nous sommes en Chine). — Réd.) pour envoyer le patient dans le royaume de Confucius.

On remido po fère retrouvâ lé tsebau égara.

L'in a quoque dzo qu'ire pé Losena on diérisseu que fasai quasu din meracllio. L'étai,

que paraît, rido fin : apri sé consurtachons lé sorio oyivant, lé clliottson martsivant sein se-nalli, clliau qu'allavant à noviyon veyant bin adrâi, lé mouet débliotavant de clliau z'affère, ma dein onn'utra lègue que clliau que l'avant comprâ d'apremi, le z'étiqou pouvant gonflia din pétublie de caion sein toussi, lé boun'ami din brouilli sé rapitoquâvant... et que sé-io tant ; l'in manquâve ré que de cougnâtre onna pomarde po fère recratre lé pâi ai sa de militaire.

L'é cein que désé l'autri à Metsi de la Pousta, et sède-vo cein que m'a repondou :

« Mon Dieu, a-te possiblio, que m'a fê, eh bin vâ. L'i ancora ion de clliau mourdzel que voudrai mé fère accrere que lé mèdzo' dau dozo de vouâ san asse sutu que clliau din z'autro iâdzo. Jamé de tu via ; l'è din crince, té dio, din z'écovire. On gaillâ ou bocon fliappi è binstout fotu se s'amuse avoué leu. Na pas de mon temps... Atiuta-vâi : On coup, mon égâ s'ire'sauvaie ; pas moyan de la rattrapa, fasâi de clliau lèvâe dau train de derrai ! fallâi vère. Lé truffie volâvant din le tsamps quemet din grotte d'idie quand l'è qu'on accouille on gros melion au fin mintet d'on got. M'einleva se ne t'in è pas traci apri tota la né sein la revêre. Et lo leindeman matin mé su de dinse : Ton tsevau l'è feto, te n'a pe ré mé qu'onna lschange, l'è d'allâ vè Rebliet, lo mèdzo. Mé lai vaitsé et l'in espliquo mon affère. — Vouah ! que mé fa, quinna tsaravouta que clli tsevau ; attè pi, te l'ari tot tsau. — Adan, ie va prèdre dein onna petita boite din gran gros et nà quasu quemet dau cafâ de tchivra et que Rebliet apelâve din pilule. — Du quand è-te via ? que mé fa. — Du hier à nê. — T'en faut trâi, que so respond, avale mé cein et dein onn'haôretta ta bite è retrovâie.

« Cein n'a pas manquâ, ie parto et onn'haôra apri m'a prâi din vêtraie que mé su tutsi on momè derrai on bosson et lè... qu'è-io trovâ ? Mon éga que medzive tranquillamet dau tréflio et qu'è vegnia vers mé quand m'a zu apeçu. — Ora, dis mè vâi se on mèdzo de sti temps porrâi fère retrava le tsevau égara.

MARC A LOUIS.

* Mèdzo, rebouteur, par opposition à mâdzo, mèdecin.

Bouclons nos valises.

Cette fois-ci, l'été semble vouloir tenir. Que de regards sont déjà tournés vers la montagne ; combien de pauvres sédentaires, soudés à leur tabouret, soupirent après les vacances et rêvent d'escampettes, que de sages économies, faites durant l'hiver, vont leur permettre de mettre à exécution.

Mais ce n'est pas tout que de vouloir partir ; encore faut-il bien savoir où l'on veut aller, pour tirer le plus de profit du temps et des ressources, limités souvent, dont on dispose.

— Allez donc ici, nous disent les uns

— Mais non, allez plutôt là, répondent les autres.

Et chacun de vous donner force détails plus ou moins précis. On ne sait plus, à la fin, à qui se vouer.

Le mieux est encore de faire soi-même son plan. La chose n'est pas toujours facile ; quelque pratique ou, à ce défaut, un guide clair et précis est nécessaire.

Notre pays si intéressant et que nous connaissons encore si peu, en dépit des facilités de communication que nous possédons aujourd'hui, n'est pas bien grand : quinze jours suffisent pour en visiter les principales curiosités, sans trop de fatigue ni de dépense. Le tout est de bien établir son itinéraire.

Nous partons de Lausanne, par exemple ; où irons-nous ? Voyons un peu :

1^{re} journée : Lausanne-Berne-Interlaken. — 2^{me} journée : Interlaken-Brienz-Meiringen-Brunig, descendre à Alpnach-Stadt pour s'embarquer sur le bateau pour Lucerne. Cette course est des plus intéressantes. On peut aussi continuer avec le train jusqu'à Lucerne. — 3^{me} journée : Lucerne (par bateau) Fluelen. — 4^{me} journée : Fluelen-Bellinzona-Locarno-Lugano ou Chiasso. — 5^{me} journée : Chiasso ou

Lugano-Bellinzona-Arth-Goldau-Zoug. — 6^{me} journée : Zoug-Zurich. — 7^{me} journée : Zurich-Wädenswil-Glaris-Wesen-Sargans-Ragaz ou Coire. — 8^{me} journée : Coire ou Ragaz-Sargans-Rorschach-St-Gall-Rorschach. — 9^{me} journée : Rorschach-Romanshorn-Constance. De Constance on peut se rendre à Schaffhouse par bateau ou par chemin de fer. Consulter les horaires. La course en bateau sur le Rhin est des plus intéressantes. Schaffhouse-Neuhausen où se trouve la chute du Rhin (un service de tramway dessert Schaffhouse et Neuhausen, 20 cent. la course). — 10^{me} journée : Schaffhouse ou Neuhausen-Koblenz-Stein-Rheinfelden-Bâle. — 11^{me} journée : Bâle-Delémont-Bienne-Soleure. — 12^{me} journée : Soleure-Bienne-Neuchâtel (course au Val-de-Travers ou à la Chaux-de-Fonds), Lausanne. 13^{me} journée : Lausanne-Vevey-Montreux-Sion-Brigue. — 14^{me} journée : Brigue (arrivée à Villeneuve ou au Bouveret vers midi), prendre le bateau pour Genève. — 15^{me} journée : Genève-Lausanne.

Le tour est complet en quinze jours. Eh bien, cet itinéraire, si bien compris, est extrait du **Guide Henchoz**, ou *la Suisse en 15 ou 30 jours* (10 centimes), une publication nouvelle, d'entre les meilleures, assurément. Non seulement elle contient tous les renseignements utiles ou agréables au voyageur, mais la recherche de ces renseignements, disposés dans l'ordre alphabétique, est des plus faciles. Le guide Henchoz se consulte absolument comme un dictionnaire. En quelque endroit de la Suisse qu'on se trouve ou qu'on désire aller, on ouvre à la lettre voulue et aussitôt on a toutes les indications désirables. Ce guide contient quinze itinéraires, établis conformément à celui que nous donnons ci-dessus, dont trois partant de Bâle, trois de Berne, trois de Rorschach et trois de Zurich. Si l'on part d'une localité intermédiaire, il n'y a qu'à greffer son itinéraire sur l'un des quinze indiqués. Le guide Henchoz contient en outre deux cartes et des vues phototypiques des principales capitales suisses. On ne saurait vraiment trouver mieux.

Le rebouteur et le mèdecin.

Le passage récent, à Lausanne, d'un guérisseur qui a disparu aussi soudainement qu'il était venu, nous remet en mémoire la page suivante du docteur Georges Petit :

Ceci se passait il y a plus de cinquante ans. Dans une petite ville proche d'Orléans, il y avait un rebouteur célèbre, guérissant tous les maux, et qui jouissait d'une grande réputation dans toute la contrée : aucun mèdecin n'avait tenté de le suppléer.

Un beau jour — c'était peut-être un vilain jour, ou un vendredi 13 — un jeune docteur, bel et bien diplômé, tout frais émoulu de la docte Faculté, vint installer ses pénates auprès du guérisseur. Mal lui en prit, car la lutte devint tellement inégale, que le mèdecin — le vrai — fut obligé d'abandonner la partie. Hélas ! il a raconté lui-même, dans ses souvenirs, qu'à cette époque, sa pauvreté était extrême et qu'ayant payé ses premiers frais d'installation, il lui restait pour tout avoir... un écu.

A son sujet, on m'a raconté l'anecdote suivante :

Il fut appellé, un jour, auprès du maréchal-ferrant qui, gravement malade, avait besoin de soins immédiats. Après avoir examiné son homme, il lui fit une prescription aussi conforme que possible aux règles de l'art et aux lois de la science, puis il annonça qu'il reviendrait le lendemain. Mais, dans la soirée, le rebouteur était venu et avait prévenu le maréchal que s'il s'obstinait à faire ce que l'autre avait dit, il serait mort avant que la lune se soit couchée pour la seconde fois. Aussitôt, les fioles sont envoyées *ad patres*, et le malade soumis en conscience aux passes mystérieuses du guérisseur, et le maréchal guéri.

Habitué à ces mille et une tracasseries, à ces affronts constants, notre pauvre mèdecin, qui ne gagnait pas de quoi nourrir un pauvre cheval étique, qui rongeait ses pattes sur la litière, quand il en avait (O Molière, es-tu vengé ?) se décidait à quitter le pays, et déjà ses paquets étaient faits, quand il fut mandé auprès du charron, malade comme l'avait été le maréchal. Il se rendit chez le patient et refit

sa prescription aussi honnêtement qu'il le devait ; puis rentra chez lui, bien convaincu que le rebouteur allait passer par là. Sa prévision devait fatallement se réaliser, la femme du charron était cousine de celle du maréchal ; le guérisseur passa, soigna le charron comme le maréchal, et partit laissant un paquet d'injures contre l'autre ignorant... mais, hélas ! le charron mourut.

Cette fois, le mèdecin dut revenir pour constater le décès ; on ne lui avoua pas la visite du maréchal, et comme la femme du charron disait :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! comment expliquer cela ?

— C'est bien simple, répondit-il, le remède du maréchal ne vaut rien pour le charron.

Quelque temps après, notre malheureux docteur à bout de ressources, brisé par la lutte et le découragement, partit pour Paris, le refuge des désespérés, l'épave des naufragés.

Il y mourut il y a quelques années, laissant une grosse fortune, une brillante renommée et un nom célèbre, que rappelle sa statue élevée en face de l'hôpital où il passa sa vie pour l'humanité et pour la science.

Et il s'appelait ? — Ricord.

D^r GEORGES PETIT.

* Le meige, dirions-nous chez nous.

Boutades.

LES ENFANTS TERRIBLES. — Maman accourant : « Hélène, quel tintamarre !... Comment, tu cries et tu griffes ton frère !... Vois comme lui reste gentil et tranquille... »

— C'est le jeu, maman : nous jouons au ménage, Albert est le papa et moi je suis toi.

APARTÉMENT À LOUER. — « Vous désirez louer un de mes appartements ?... Avez-vous des enfants ? »

— Non, monsieur.

— Un piano ?

— Non plus.

— Une machine à coudre ?

— Non, mais un vieux samovar qui parfois chante doucement quand l'eau bout ; j'espère qu'il ne nous incommodera pas trop.

LA MACHINE À ÉCRIRE. — « J'ai emplié une machine à écrire, mais je la renverrai demain », dit le jeune Banban à un de ses amis.

— Pourquoi la renvoyer ?

— Parce qu'elle n'écrit pas orthographiquement.

LES NOMADES. — Une régente parle des peuples nomades : « Marthe, peux-tu m'en citer aussi qui ne se fixent nulle part ? »

— Oui, mademoiselle, les cuisinières, les bonnes, les femmes de chambre.

Eclaircie. — Ce fut, en effet, comme une éclaircie dans les brumes ibériennes où nous naviguions depuis quelque temps, que l'exquise et spirituelle comédie de Pierre Wolff, *Le secret du Polichinelles*, que nous a donnée, jeudi soir, Félix Huquet et sa troupe. Après ces excursions en pays lointains et inaccoutumés, il fait bon revenir au pays du soleil et de la clarté, où un chat est un chat et où, décoschés d'une main légère, les traits de l'esprit s'en vont tout droit au but, faisant éclater le rire et parir les bravos. Mais aussi, quel incomparable comédien que Félix Huquet, fort bien secondé, d'ailleurs, par les artistes qui l'accompagnaient.

KURSAAL. — Non content des succès constants qu'il remporte à Lausanne, grâce à ses programmes toujours nouveaux et fort bien composés, notre directeur de Bel-Air s'en va tenter la fortune à Vevey, où, chaque semaine, c'est certain, elle lui sourira, comme elle lui sourit ici.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.